

Nous sommes arrivés le 2 octobre 1922. Ma femme Anna Pavlovna, sa mère Alioutcha, Yvan, Boris, Natacha, Pioth, plus la nounou de ma femme Catherina et Micha qui fut tour à tour notre cocher et notre aide.

Une petite troupe de neuf personnes qui avions pu fuir la Russie par la mer Noire et la Méditerranée pour échouer à Marseille.

Là nous étions restés une semaine, le temps que je puisse vendre au plus offrant une partie de nos bijoux, mes boutons de manchette, les sautoirs et bracelets d'or massif, les boucles d'oreilles, les bagues d'Anna et d'Alioutcha qui ne gardaient que leurs alliances et bagues de fiançailles.

C'est là dans une officine près du port qu'un commandant de navire français prêt à l'embarquement, m'apostropha, me demandant si je ne voulais pas acheter un domaine dont il venait d'hériter et qui l'embarrassait fort puisque son bateau levait l'encre dans quelques jours.

– Je vous le vends à la moitié de sa valeur : six cent francs pour une île de 227 hectares, avec maison de maître et dépendances, plus quelques vignes et un troupeau de moutons.

Et comme je le fixais, abasourdi, sans rien dire, il me prit par le bras et m'entraîna :

– Venez je vous expliquerai.

On s’attabla à une table de café devant le port, et volubile il m’expliqua :

– Moi je n’ai pas le temps de m’en occuper, mais voyez :

Il sortit de la poche intérieure de sa vareuse bleu marine une brassée de papiers notariaux qu’il étala sur la table avec un plan.

Le domaine est dans l’île de Ste Lucie du département de l’Aude.

On y accède par un mauvais chemin.

Sur le sol de la falaise poussent des vignes, et le régisseur dirige le berger qui s’occupe du troupeau de moutons, des moutons à la chair délicate qui ont des fervents comme les vins du domaine.

Mais je n’ai pas le temps de m’en occuper et je dois payer les frais de succession.

Six cent francs pour un tel domaine c’est donné. Voyez la photo du lieu.

– Combien de moutons ?

– Une centaine.

– Et les vignes rapportent ?

– Oui, bon an, mal an 300 hectolitres.

– La main d’œuvre est chère ?

– Non car dans les régions les brassiers sont autant pêcheurs que vigneron, de petits vigneron d’ailleurs pour la plupart, qui possèdent un ou deux hectare et qui suppléent à leurs maigres ressources par la pêche et la chasse.

J’oubliais de vous dire que l’île est très giboyeuse.

– Quel gibier ?

– Des lapins en quantité, des chevreuils et des oiseaux de passage au printemps et à l’automne.

– Mais nous n’avons pas le temps de passer les papiers.

– Si, mon notaire est ici, l’héritage de ma tante m’est survenu alors que j’étais en mer aux Dardanelles, et je repars

dans huit jours. Il me faut vendre vite, je dois payer les frais de succession.

J'hésitais, perplexe. Je venais de retirer deux mille francs de la plus grande partie des bijoux et je me demandais s'il était bien sage d'acquérir sans l'avoir vue cette île à trois cent kilomètres de Marseille, près de Narbonne, mais aussi je n'aurais pas à chercher plus longtemps où vivre et de quoi vivre, et le prix de cette vente me semblait fort avantageux.

Certes il nous restait encore un peu d'argent dans une banque suisse mais je ne voulais pas le débloquer maintenant.

Le plus urgent était de s'installer dans un lieu à l'écart où se reposer de tant de drames, de morts et de la fatigue et des angoisses du voyage.

J'hésitais cependant. La montre en or incrusté de grenats qui me venait de mon père marquait dix heures. Soudain je me décidai et me levai.

– Et bien allons chez le notaire.

D'un pas rapide nous enfilâmes la rue du Paradis pour nous arrêter peu après devant une maison bourgeoise à panonceau.

– C'est ici, dit mon interlocuteur : Entrez.

Le commandant s'effaça pour me laisser passer.

– Maître j'ai trouvé un acheteur pour l'île, dit-il en entrant dans l'officine.

Le notaire leva la tête examina le commandant et moi-même, sourit :

– C'est parfait, vous allez pouvoir prendre la mer, libre de tout souci.

Le commandant en se tournant vers moi sourit :

– Maître Panassié me connaît depuis mon enfance, nous avons partagé les mêmes bancs d'écoles, alors il prend à cœur ma destinée.

– Asseyez-vous, Monsieur, dit le notaire, Monsieur ?

– Vladimir Andeitcheff. Je suis russe, émigré de fraîche date.

– Vous avez vos papiers ?

– Oui, voilà, dis-je en exhibant certificat de naissance, diplôme d’agronome et le formulaire qu’un ami au politk bureau m’avait fait passer subrepticement, me disant qu’on allait m’arrêter sous huitaine, d’après le formulaire à la date du début août.

Le notaire examina le papier, hocha la tête en me regardant d’un air pensif.

– Vous payez comment. En argent liquide je suppose ?

– Oui,

Je sortis de mon portefeuille une partie de l’argent que le bijoutier m’avait remis tantôt contre nos bijoux. Ceux de ma femme et de sa mère.

Le notaire appuya sur un bouton et le clerc apparut.

– Prépare les papiers pour la vente de l’île Ste Lucie, entre Monsieur le commandant Testavi et Monsieur Vladimir Anditcheff, ici présent. Il n’y a pas d’hypothèques sur la propriété, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je m’en étais enquis alors que le commandant dont je gère les biens étaient encore en mer. C’est pourquoi nous pouvons faire dès maintenant la vente.

Un moment s’écoula où nous parlâmes peu.

Le clerc revint une vingtaine de minutes plus tard avec l’acte de vente dûment tapé.

A onze heures je me trouvais porteur de cet acte de propriété et de la liste des biens immobiliers y afférant, et le commandant m’invita à boire un byrrh avant de nous séparer, contents l’un de l’autre.

Vladimir relisait les pages écrites sur son carnet de bord, dans le train Marseille-Montpellier-Perpignan-Port-Bou, en se demandant s’il avait eu raison d’acquérir une propriété sans la voir.

A ses côtés, dans le compartiment de troisième, il n’était

plus question de prendre place en première, sa famille silencieuse contemplait le paysage que leur commentait un voyageur.

– Voilà le château du Roi René, et le Rhône, et Arles où Van Gogh a vécu, et Nîmes la romaine.

Après Montpellier et le port de Sète, le train dépassa Béziers où le train à nouveau traversa un fleuve.

– L’Orb, expliqua l’obligeant voyageur, et il leur dit qu’ils allaient bientôt arriver à Narbonne où ils devaient changer de train puisqu’on leur avait expliqué à Marseille, que ce train là ne s’arrêtait pas à Port-La-Nouvelle. Il ne s’arrêtait après Narbonne, qu’à Perpignan.

Sur le qui vive ils ramassèrent leurs bagages qui n’étaient guère importants et à Narbonne sur un quai fortement venté attendirent un omnibus qui devait les conduire à Port-La-Nouvelle où les accueillerait le régisseur pour les conduire sur L’île.

Ils étaient partis très tôt, de Marseille à six heures du matin et attendaient tous impatiemment d’arriver au terme de leur voyage.

Ils n’attendirent pas longtemps. Pendant la courte attente, le chef de gare expliqua qu’ils ne devaient pas descendre à la première station Gruissan-Tournebelle mais à la seconde.

Le train où ils prirent place courait au milieu des étangs et l’eau venait clapoter contre les roues et lors d’une vague plus haute couvrait les vitres de gouttelettes et transformait les roseaux proches en verreries étincelantes.

Emerveillés, les enfants, le nez collé aux vitres, admiraient la vaste étendue liquide où nageaient les mouettes. Certaines au ras des flots semblaient escorter le convoi.

D’un côté s’élevait une falaise, et au-delà brillait la flaque bleue et blanche de la mer entr’aperçue, de l’autre s’élevaient

des montagnes et ses villages en pyramide.

Ils dépassèrent aussi un petit hameau tapi au bord de l'eau, à demi abandonné, malgré les barques et les voiles qui naviguaient aux alentours.

– Port-La-Nouvelle, cria une voix, en étirant les syllabes.

Ils se hâtèrent de descendre. Contre le mur de la petite gare, à côté du chef de gare qui, lui aussi, s'abritait du vent, un homme la casquette enfoncée jusqu'aux sourcils s'avança vers eux.

– Bonjour Messieurs Dames, le notaire m'a prévenu de votre coup de fil d'hier. Vous venez prendre possession de Ste Lucie puisque vous en êtes les nouveaux propriétaires.

– Oui acquiesça Vladimir Andeitcheff, étudiant le visage en lame de couteau bruni par le grand air qui se tenait devant lui.

Celui-ci s'empara des deux sacs de tapisserie, et fit monter le groupe dans le boghei attelé.

L'homme fouetta le cheval qui démarra en direction de la petite cité. Dépassées quelques maisons sur le quai, ils traversèrent un pont, puis arrivèrent sur la passerelle qui donnait accès à l'île.

– Vous auriez pu descendre à Gruissan où on serait venu vous chercher, mais il y avait encore la tempête hier, aussi j'ai préféré vous conseiller de descendre à Port-La-Nouvelle.

Ils ne répondirent rien, mais furent soulagés, franchie l'étroite passerelle en découvrant l'île entre les pins et l'étang dont une écume blanche ourlait le sable.

A leur gauche, au loin s'étendaient les marais salants. Le cheval trotta et eux regardaient de tous leurs yeux la brillance du sel, l'eau où se reflétait le ciel diapré, les filets étendus en travers de l'étang, les mas perdus dans des bosquets de verdure.

De leurs bâtiments montaient des fumées bleues auprès de petites éoliennes. A l'horizon courait une chaîne de montagnes mauves.

– Nous y voilà, dit bientôt le régisseur et il sauta prestement de son siège pour aider les femmes à descendre, les enfants l'avaient déjà devancé.

Ils étaient devant la maison de maître un peu surélevée par rapport aux communs, à droite et à gauche de la grille de fer forgé dont les dessins reproduisaient des acanthes.

– Ma femme a tout nettoyé. Le bas de la maison est en bon état puisque Madame y logeait et y recevait souvent son neveu et ses amis, mais les pièces du premier ont besoin d'un coup de blanc.

Si vous le désirez, on s'en occupera.

– Merci pour l'instant, entrons, commanda Vladimir.

Le groupe gravit le perron. La porte en tambour ornée de verre coloré à l'imposte, ouverte, dévoila un hall carrelé de losanges de marbre noirs et blancs. La lumière jouait sur la boule de verre biseauté au bas de l'escalier pareillement pavé de marbres.

Le régisseur poussa la première porte sur la droite et apparut une vaste pièce tapissée de toile de Jouy dont les meubles massifs sentaient la cire.

– Ici, c'est le salon, derrière deux chambres.

Anna Pavlovna s'avança jusqu'à leur seuil suivie de sa mère.

– De l'autre côté du vestibule est la cuisine, poursuivit le régisseur.

Ils entrèrent dans une pièce jaunie par la fumée mais éclairée par casseroles et chaudrons de cuivre, au-dessus d'une vaste cheminée où flambait un beau feu.

Après les relents de charbon de la locomotive, ils respirèrent l'odeur sèche et odorante du bois avec bonheur.

– Là, c'est la salle à manger, continua le régisseur. Voulez-vous monter à l'étage, vous rendre compte, ou manger de suite, ma femme vous a préparé un repas.

– Je mangerai bien, dès maintenant, soupira Anna, qu'en dis-tu babouchka ?

– Sa mère inclina sa tête blanche recouverte d'un foulard à ramages mauves et rouges.

– Oui, je suis exténuée.

– Je vais prévenir Félicie. En attendant si vous voulez vous laver les mains dans la fontaine du vestibule, nous l'avons remplie ce matin.

Un à un ils s'approchèrent de la vasque en faïence de Moustiers au mur recouvert d'un papier crème aux fleurs de chrysanthèmes roses.

Ensuite ils suspendirent leurs vestes et caftans aux portes-manteaux à tête de verre, à côté. Puis ils entrèrent dans la salle à manger qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir.

Presque aussitôt apparut Félicie venue les saluer.

– Messieurs Mesdames, installez-vous puisque la table est prête.

Ils obéirent, regardant autour d'eux le long bahut de noyer qu'ils apprirent plus tard se nommer une suivie et le vaisselier aux assiettes de Moustiers et d'Angleterre.

Sur les murs des tableaux de chasse et des coupes de fruits où se mêlaient raisins, melons, grenades.

Au long des murs, entre les coffres bas s'alignaient des chaises à haut dossier et siège de cuir, semblables à celles où ils avaient pris place.

Au-dessus d'une cheminée de marbre rose des chandeliers en cristal encadraient une très belle marine, représentant une goélette dans la tempête.

Ils n'eurent pas le loisir de poursuivre leur inspection, car la femme du régisseur revenait portant une marmite dont le couvercle soulevé, quand elle le posa sur le dessous de plat en porcelaine, répandit un agréable fumet.